

XYZ. La revue de la nouvelle

Quelques instants de la vie d'une fraise

Francis Magnenet



Number 46, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Magnenet, F. (1996). Quelques instants de la vie d'une fraise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 57–64.

Quelques instants de la vie d'une fraise

Francis Magnenot

— **A** lors ce sera toi ma fraise, dit-elle.
Je hoche la tête.

— Viens.

Elle se dégage, effleure mon front, puis ses lèvres viennent se poser sur les miennes. J'ouvre lentement la bouche, et notre baiser est un délice. Elle y met fin.

□

Marcher dans la rue est un exercice périlleux. Marie doit se retourner sans cesse, ou changer de trottoir brusquement, des trucs comme ça, qui font partie de notre culture télévisuelle. Sans y croire vraiment. Elle doit envisager la nuit à venir comme une sorte d'exercice fastidieux, non pas parce qu'elle risque de la passer dehors ou à cause du danger — ça, elle s'en fout complètement —, mais parce qu'il lui faudra ressasser des heures durant, avec la rage au ventre, cette unique constatation : cette fois, ça n'a pas marché. Mon jouet, il est cassé.

En toute logique, elle a donc cherché à se caser quelque part. Elle est montée chez Jean-Mi, mais il était déjà au courant — Dieu sait comment — et répétait obstinément que voler de la poudre à son *dealer*, c'est comme charger la mort sur ses épaules. Il l'a jetée dehors. Elle a scruté les fenêtres de Sylvie, mais Sylvie venait juste de partir à un vernissage avec ses deux nouvelles copines importantes dans le milieu de l'art, ces deux garces qui ne manquent jamais de snober les anciennes relations de leur récente amie, qu'elles ont rencontrée le soir où, finalement, elles se sont rendues compte que Nadège n'était qu'une

nulle qui n'a aucune influence sur personne. Elle a frappé à la porte de Moktar, mais Moktar était mal viré ce soir-là parce qu'il n'avait pas pu trouver à fumer à cause d'une descente de flics inopinée. En apprenant pourquoi elle voulait se cacher, il l'a traitée de tous les noms, lui a dit que c'était bien fait pour sa gueule et qu'elle l'avait cherché depuis longtemps, avant d'essayer de lui sauter dessus en échange de son hospitalité. Comme Marie n'était pas d'humeur, elle a préféré décliner l'offre et s'est échappée dans l'escalier sombre en criant que les mecs étaient tous, mais vraiment tous les mêmes sales cons. Et là, crac, elle a pensé à moi. Je n'y étais pas, mais je suis certain que ça s'est passé comme ça. Mes lèvres sont encore chaudes de son baiser, et je ne peux pas lui en vouloir. Elle a fait de moi une fraise. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée depuis longtemps.

Elle est sortie trop vite de chez Moktar pour remarquer la voiture — pourtant si ostensiblement banalisée — garée un peu plus loin. Dedans, il y avait un type à face de voyou qui disait quelque chose du genre :

— On va suivre la petite. Si elle les a baisés de deux cent mille balles comme elle le dit, ils vont lui tomber dessus à un moment ou à un autre.

Son poste a grésillé une réponse inintelligible pour une oreille non avertie. Le faux voyou a raccroché, puis s'est tourné vers son collègue :

— Putain, deux cent mille balles, t'imagines ? Donne-moi deux cent mille balles, je plaque le boulot, j'achète une caravane et je pars sur la route. Toute l'année au soleil.

Le collègue était d'accord. Là non plus je n'y étais pas, mais je suis certain que ça s'est passé comme ça.

Un peu avant, quelque part en un lieu isolé, parce que ces choses se passent toujours là où on ne les voit pas, deux escogriffes à face d'honnêtes hommes étaient en train de s'engueuler. Leur conversation a dû se résumer à ça :

— Mais les quinze mille qu'elle devait déjà, elle te les as filés ?

— Mais non, j'te dis, cette salope !

— Mais putain, mais comment t'as pu la laisser repartir avec... cinquante grammes ! Fils de pute ! Cinquante grammes !

— Mais va te faire mettre ! Tu me fais chier !

Ils se sont empoignés et curieusement — c'est ce qui donnait tout son sel à la scène — comme ils s'étaient donné rendez-vous dans un verger et que c'était le printemps, ces deux types se tapaient donc sur la gueule au milieu des fleurs, sous un splendide soleil couchant, et leurs coups rythmaient le gazouillis des oiseaux. Cependant, si on avait pu s'élever au-dessus des pommiers, en lévitation d'une quinzaine de mètres, ça aurait suffi, on se serait aperçu que le verger n'était qu'un tout petit carré de terre noyé au milieu d'une immense zone industrielle et on se serait posé des tas de questions sur la force de la vie par rapport à la mort, ou sur l'impact qu'aurait sur l'esprit de nos enfants cette retraite permanente de la beauté devant la laideur, sachant que le monde de demain sera fait de ce qu'on lui apportera. Mais je ne connais personne qui sache léviter.

Pour l'instant, le plus enragé des deux escogriffes avait réussi à coincer l'autre sur le capot de leur voiture :

— Comment elle a fait pour que t'oublies de lui demander les quinze mille ? Comment elle a fait pour te piquer cinquante grammes, enculé !

— Elle m'a sucé.

L'autre l'a lâché, soudain découragé.

— Merde, c'est quand même pas la première fois que tu te fais sucer pour une dose...

L'ébloui s'est redressé :

— Elle suce vraiment bien, j'te jure. Vraiment bien.

Ils sont remontés dans la voiture et le plus en colère — frustré ? — a dit :

— On va la retrouver, cette pute ! Et je vais lui fumer la gueule.

Marie marche vers chez moi, d'un bon pas. En chemin, elle se paie un sandwich oriental, et c'est en mordant dedans qu'elle remarque la voiture qui la suit. Ni une ni deux, elle plonge dans le métro et saute dans la dernière rame pour deux arrêts. Elle est certaine qu'en prison, elle mourrait. Dans le souvenir de la ville. Elle préfère, et de loin, affronter la mort physique. Laisser des traces. Une légende. D'ailleurs, elle entre cinq minutes au *Minuit Rouge* où tout le monde la connaît, boit une bière le temps de dire deux ou trois trucs, part se *shooter* aux toilettes et ressort en saluant à la cantonade, bien fort.

Moi, je suis en train de regarder la télé. En plein non-être. Je me réfugie dans l'inepte. C'est mon problème. Elle sonne à l'interphone, s'annonce, et monte. Je vais pouvoir lâcher l'écran. Je compose déjà mon personnage « pourquoi t'as laissé tomber ce boulot génial à la mairie ? Si tu veux, je te laisse mon appart pour décrocher. Non, non, j'étais en train de lire un bouquin génial, mais tu ne me déranges pas, ce qu'il y a de bien avec la télé... pardon, qu'est-ce que je raconte, avec les livres, c'est que tu peux les retrouver exactement là où tu les as laissés, même six mois plus tard. »

Il n'y a jamais rien eu de sexuel entre Marie et moi. Je suis ébahi par la pureté de sa pensée, quand elle l'applique aux autres, c'est tout. Elle se tient devant moi, me raconte les gens et ce qu'ils auraient dû faire ou avoir, et je vois en elle une parcelle du divin. Puis je commence à lui parler d'elle et le divin s'éteint comme une lumière de salle de bains.

Comme toujours, elle pulvérise mon rôle de composition dès les premiers mots :

— Salut, faut que je passe un coup de fil.

Je lui tends le téléphone. Elle me demande de ne pas regarder le numéro qu'elle compose, parce qu'il vaut mieux...

— Je suis contente de te voir. Tu m'offres un thé ?

À son mystérieux correspondant :

— Salut connard, c'est Marie. Tu peux dire à tes potes qu'ils reverront jamais leur came. J'ai trouvé une planque chez un copain. C'est ça, tu me fais peur...

Elle éclate de rire, et raccroche.

— Marie, qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— C'est joli chez toi, mais tu devrais tout virer et remplacer par de beaux objets. Et surtout, enlever ces rideaux sombres et horribles qui barrent le chemin à la lumière.

Et pendant qu'elle délaye sur la décoration de ma tanière, je vois toutes les scènes que je viens de vous raconter, aussi sûrement qu'un reflet dans une flaque de boue, si vous saisissez ce que je cherche à vous dire... En d'autres termes, je me vois dans la même situation qu'elle parce que ce serait possible, et malgré la peur qui me monte au ventre, je voudrais transformer l'image et trouver la force de lui renvoyer quelque chose comme les lueurs mordorées d'un lac de montagne en été, je ne voudrais pas me laisser aller à la vile trouille qui m'envahit. C'est toujours soi qu'on cherche en regardant l'autre et j'aimerais tant qu'elle me trouve beau. Mais je vois les deux poètes du verger, surchargés de rage, s'arrêtant au *Minuit Rouge* pour interroger Fred, le barman et grand copain de Marie. Je vois aussi l'intelligence se frayer un difficile chemin dans les cerveaux des deux flics, leur flair reprendre le dessus sur leur envie d'aller pisser, et leur mémoire classer toutes les informations glanées au cours des interminables filatures en voiture... banalisée. Bref, je vois les carnassiers se rapprocher ventre à terre de mon appartement, leur proie déguster mon thé, et mon avenir se dessiner en forme de merde honteuse si je ne tente pas quelque chose.

Hélas ! je n'ai pas le temps d'en décider moi-même. On sonne à l'interphone. Marie se rue sur les cinquante grammes d'héroïne qu'elle avait posés sur la table et les fourre dans son sac. Je suis paniqué, l'appart est une vraie souricière : une porte d'entrée, et de l'autre côté deux fenêtres donnant sur le vide. Sixième étage. Marie réfléchit pour moi :

— Laisse-les monter. Je me cache dans les escaliers. Tu m'as pas vue. Déconne pas, hein ?

Dans ses yeux se lit — ça t'étonne ? — l'habitude de la trahison. Ça me cloue le cœur au mur. Je referme la porte et décroche l'interphone :

— Oui ?

— Police. Laissez-nous monter.

Je laisse. Deux secondes plus tard, ils sont sur le palier. L'un d'eux monte quatre à quatre les marches vers les étages supérieurs. L'autre me jauge. Je réussis à ne pas m'asseoir par terre d'un seul coup.

— Votre copine est dans la merde.

Je déglutis.

— ... Qui ?

Il a un hoquet, sorte de rire désabusé.

— Je suis sûr que vous êtes au courant. Elle est dans le quartier. Si c'est pas déjà fait, elle va passer vous voir. Dites-lui que c'est surtout la peau des autres qu'on veut. Dites-lui bien. Ce sera un grand service que vous lui rendrez.

Il a fouillé partout. C'est vite fait : une grande pièce où je mange et dors, et la salle de bains. Son acolyte redescend :

— Rien. Je sais pas où elle aurait pu se mettre.

Moi non plus.

— Allez, on décroche. Dites-lui bien, Monsieur Gabriel l'Intellectuel, que c'est surtout la peau des autres qu'on veut.

Disparus. Je descends à pas de loup derrière eux, je reste de longues secondes silencieux dans le noir, j'entends une voiture démarrer. Quand je remonte, Marie m'attend derrière la porte.

— Merci.

— Il faut qu'on foute le camp !

— Pourquoi ? Ils vont planquer et comme je ne vais pas ressortir, ils vont repartir à l'aube. De toute façon, cette fois, j'en ai marre. Soit ça passe, soit ça casse. Moi, je bouge plus.

Elle fouille dans mon frigo :

— T'as pas quelque chose à bouffer ?

Je m'apprête à l'engueuler, je lève un doigt en l'air, je chasse toute haine pour trouver les mots justes, je prends une grande inspiration, je mue en détermination pure, et on frappe à la porte.

Elle devient blanche, moi aussi sans doute. Silencieusement, elle part s'enfermer dans la salle de bains.

— Ouvre, empaffé, ou je te fais bouffer tes couilles!

J'ouvre. Ils envahissent le salon. La bride du sac de Marie se prend dans mes pieds quand je referme.

— Elle n'est plus là, je dis.

Et je leur tends le sac. J'ai une chance sur mille. Le plus mauvais des escogriffes me l'arrache des mains et le contenu se renverse par terre.

— Le paquet! qu'il me hurle dans le nez. Où il est le paquet?

Pour ponctuer, l'autre lance mon cendrier dans l'écran de la télé. Elle explose.

— Tu sais une chose, mec, tous ses potes, ils vont ramasser comme elle. Et elle, je vais la défoncer; l'autre con que tu vois, il s'est fait sucer jusqu'à la moelle mais moi, je vais lui couper la gueule tellement bien qu'elle pourra tailler des pipes aux éléphants. Et toi, tu me déplaïs souverainement.

Pour ponctuer, il me donne un coup de tête. Je me retrouve par terre, du sang plein les mains. Il s'énerve tellement que j'ai peut-être une chance de l'entuber. Il va me casser la gueule, je vais tout faire pour l'y encourager. Il oubliera de regarder dans la salle de bains.

— Tête de nœud, je lui lance.

Il rit.

— T'entends ça? qu'il demande à l'autre.

Je continue:

— T'es vraiment le roi des connards. Les flics sortent juste d'ici. Faut t'y faire, elle t'a baisé.

Il pousse un grand soupir en regardant le plafond et en remuant les jambes:

— Marc.

— Ouais?

— Tue-le.

La clé tourne dans la porte de la salle de bains et Marie en sort calmement, son paquet dans les bras. Elle le pose sur la table. Marc l'attrape par les cheveux.



— Alors, ce sera toi ma fraise, me dit-elle.

Sans comprendre, je hoche la tête.

— Viens.

Elle se dégage de l'étreinte de Marc, effleure mon front, puis ses lèvres viennent se poser sur les miennes. J'ouvre lentement la bouche, et notre baiser est un délice. Elle y met fin.

Et je me souviens de ce petit conte qu'elle racontait à tous ceux qu'elle rencontrait pour la première fois. Moi aussi, j'y avais eu droit, il y a longtemps :

— Un homme est pourchassé par un tigre. Il court éperduement pour se retrouver acculé au bord d'une falaise. Au pied de la falaise, deux tigres l'attendent. Il saute, et se rattrape au passage à une petite branche qui a poussé au milieu de la paroi. Sur cette branche, une fraise. Il la cueille et la mange. « Mmmmh... Quel goût ! » dit-il.